

« Sebastian Barry à l'amour comme à la guerre »

Christine Rousseau, [Le Monde](#), 11 janvier 2018

Un jeune homosexuel se construit dans la sauvagerie américaine des années 1860. « Des jours sans fin », célébration joyeuse et optimiste – malgré tout.

Des jours sans fin (*Days Without End*), de Sebastian Barry, traduit de l'anglais (Irlande) par Laetitia Devaux, Joëlle Losfeld, 272 p., 22 €.

Même si le voyage fut long et mouvementé entre Sebastian Barry et Thomas McNulty, l'étonnant narrateur de *Des jours sans fin*, l'écrivain irlandais (né en 1955) ne cache pas sa fierté devant ce roman qui chemine en lui depuis près de cinquante ans.

Il est vrai qu'avec cette fresque épique et intimiste qui, sur fond de génocide amérindien et de guerre de Sécession (1861-1865), interroge l'identité de la nation américaine et celle d'un homme, l'écrivain s'est vu décerner, pour la deuxième fois – fait unique –, le prestigieux prix Costa. Pour autant, « **ma fierté est indépendante de toute considération littéraire** », précise le romancier et dramaturge de passage à Paris. Avant d'évoquer la genèse de ce livre et ce qui lie celui-ci à son plus jeune fils, Toby, qui en a changé le cours, lui conférant une dimension intime inédite et une tonalité d'écriture moins classique.

Généalogie d'une œuvre grave et poétique

Si, depuis ses débuts, l'auteur du somptueux *Testament caché* (Joëlle Losfeld, 2009) ne cesse de puiser la matière de ses romans et de certaines de ses pièces de théâtre dans l'histoire des siens – composant, entre les Dunne et les McNulty, la généalogie d'une œuvre grave et poétique –, celle qu'il entendit enfant, racontée par son grand-père, sur un grand-oncle parti en Amérique lors de la guerre de Sécession, résistait à toute tentative de fictionnalisation. Ou presque. Puisque, après un roman avorté dans les années 1980, le dramaturge prit le relais, composant *The White Women Street* (« La rue des femmes blanches », non traduit) : une pièce empreinte de lyrisme, où le futur héros de *Des jours sans fin* peinait cependant à apparaître.

C'est en s'immergeant dans d'innombrables ouvrages historiques, notamment des études sur la langue anglaise et la manière dont elle a « **voyagé à travers les hommes et les pays** », que Sebastian Barry s'est rapproché de son personnage. Avant que son fils Toby ne lui offre une proximité presque toute filiale et protectrice. « **Le jour où il m'a confié qu'il était homosexuel, j'ai ressenti d'abord une grande joie, car il sortait d'un silence qui le rendait malheureux. Ensuite, j'ai éprouvé le besoin de le protéger car, même si la société irlandaise a évolué, il plane toujours une menace invisible** », raconte au « Monde des livres » le romancier, pour qui *Des jours sans fin*, « **illuminé par [son] fils** », célèbre « **une forme d'humanité longtemps considérée comme un crime** » en Irlande.

Tendresse pudique

Une célébration joyeuse et optimiste, loin de l'esprit du film d'Ang Lee *Brokeback Mountain*, inspiré de la nouvelle d'Annie Proulx (Grasset, 2006), avec lequel *Des jours sans fin* partage uniquement la splendeur des paysages du Grand Ouest américain, qu'excelle à dépeindre Sebastian Barry. D'ailleurs, à écouter Thomas McNulty, le narrateur, se remémorer sa jeunesse, on comprend très vite que ses interrogations tourmentées portent moins sur l'amour qu'il éprouve pour son « **galant** », le beau John Cole, dont il parle avec une tendresse pudique, ou son goût pour les vêtements féminins, que sur les actes qu'il a commis au nom d'une nation à laquelle il peine à s'identifier. Comment le pourrait-il, d'ailleurs ?

De cette Amérique où il a débarqué à 13 ans, après avoir perdu en Irlande, lors de la Grande Famine de 1840, sa mère et sa sœur, puis survécu à une effroyable traversée, Thomas n'attend rien. Aussi, avec John Cole, rencontré fortuitement, est-il prêt à tout pour apaiser « **les loups de la faim** », qu'il sait capables de conduire au pire.

Délaissant les robes à rubans pour les tuniques bleues

C'est ainsi que les deux compères, engagés dans un saloon et travestis en demoiselles, vont faire danser sur des airs de fox-trot ou de charleston des mineurs esseulés. Le temps d'une illusion qu'offrent leurs traits juvéniles et d'un pas de deux pour éprouver avec délice une autre identité, ces « **deux copeaux de bois** » repartent se frotter à la rudesse du monde. Délaissant les robes à rubans pour les tuniques bleues, Thomas va commercer avec la guerre. Sans toujours en saisir le sens. En bon soldat, cependant, il exécute jusqu'à l'effroi.

Massacres de masse, spoliations, destruction, assassinats... A cette fresque épique, sombre et ténébreuse, Sebastian Barry oppose le tableau lumineux et faussement naïf de la famille singulière que composent ce couple émouvant et Winona, leur fillette indienne arrachée au génocide, à laquelle va s'agréger, en guise de grand-père, un vieux poète noir. Ainsi énoncé, le tableau pourrait paraître passablement chargé en symboles, s'il n'y avait, pour l'alléger, la sincérité d'une voix. Celle d'un presque rien, d'un laissé-pour-compte qui se construit dans l'amour et la sauvagerie d'un monde naissant. Une voix dont la simplicité et la candeur ne cessent de surprendre, de questionner, avant, définitivement, de charmer.

EXTRAIT

« Peut-être que pour eux, on représentait le souvenir d'un ailleurs. Peut-être qu'on incarnait les filles de leur jeunesse, ou bien la première fille dont ils étaient tombés amoureux. On était si propres et si gentilles que j'aurai aimé faire moi-même ma connaissance. (...) Chaque soir, pendant deux ans, on a dansé en leur compagnie, il n'y a jamais eu le moindre geste déplacé. Pour de vrai. Ça serait amusant de vous raconter qu'on a senti un entrejambe se plaquer contre nous, une langue forcer l'ouverture de nos lèvres ou des mains calleuses agripper nos faux seins, mais non. Dans ce saloon, ils incarnaient les gentlemen de la Frontière. Au petit matin, ils s'écroulaient, anéantis par le whisky, ils gueulaient des chansons à tue-tête, ils se tiraient dessus en jouant aux cartes, ils se battaient avec des poings de fer, mais quand il était question de danse, ils incarnaient le distingué d'Artagnan des histoires d'amour. » Page 21



Sebastian Barry chez lui, en Irlande, en 2011. Kip Carroll/The Independent/eyevine/Bureau233